

Armand Amar de Bénarès à Babel

Né à Jérusalem en 1953, Armand Amar se définit comme un autodidacte de la musique. En 1972, le percussionniste devenu compositeur semble trouver sa voie en écoutant une formation contemporaine dans le théâtre de sa ville: "A Champigny-sur-Marne où j'habitais, je suis allé écouter un ensemble de musique contemporaine, 2E2N, qui faisait une démo. Le chef d'orchestre a interprété un morceau de Ravi Shankar. J'avais 19 ans, j'étais fasciné." A la même époque, il rencontre le Cubain Carlos Patato Valdès, considéré alors comme le plus grand joueur de congas. Ces résonances impromptues s'ancrent suffisamment fort pour le pousser vers cet univers musical différent auquel il aspire.

Armand Amar, qui a passé son enfance au Maroc, s'embarque alors dans une exploration hors limites qui l'emmènera d'abord en Inde à Bénarès, puis à Cuba. "Après des cours de tablas et de

percussions cubaines à Paris, j'ai passé deux ans à Bénarès avec le maître de musique traditionnelle Kishen Maharaj qui enseignait une technique particulière." Dans cette musique extra européenne, trop rapidement classée baba cool, même par les compositeurs les plus "contemporains" comme Boulez par exemple, il s'empare des tablas, du zarb, des congas, du gong balinaï, du doudouk et de bien d'autres instruments avec l'idée de les faire entrer un jour dans les nouvelles orchestrations. "A l'époque, on avait beaucoup de préjugés sur cette musique cataloguée de "baba" alors qu'elle ouvrait sur d'autres sonorités, les gammes tempérées notamment. C'était aussi une façon différente d'apprendre, par une tradition orale moins hiérarchisée qui développait une mémoire, une écoute. Ces musiques, d'une très grande richesse, m'ont ouvert des voies d'exploration qui m'inspiraient."

L'arrivée des machines

De retour à Paris, Armand Amar accoste sur les rives multiples de la chorégraphie contemporaine où il réalise son désir de musique libre, de rapport direct, d'instantanéité aussi, et affine son intuition de sonorités d'ailleurs capturées pour bousculer et enrichir les canons musicaux. En 1976 commence ainsi avec le chorégraphe sud-africain Peter Goss une aventure qui durera vingt ans. "Peter Goss, déjà très connu - il mettait en scène les shows de Johnny Halliday, de Barbara et d'autres artistes en vogue - a entendu que je jouais des tablas. Ça lui plaisait et il m'a demandé d'animer ses cours. Avec les tablas, les percussions, je faisais aussi de l'improvisation pure en prise

directe avec ses chorégraphies. J'adorais ça. Ensuite, il m'a demandé de composer toutes ses musiques." Investi dans l'univers du spectacle vivant, danse et théâtre notamment, Armand Amar collabore avec des chorégraphes de tous les courants de la danse contemporaine (Caroline Carlson, Marie-Claude Pietragalla, Francesca Lattuada...).

Mais l'autodidacte en recherche permanente a d'autres idées en tête. Inspiré mais n'ayant pas le support musical d'un compositeur classique, l'arrivée des "machines à créer de la musique" va lui donner les moyens qu'il attend. "Comme j'étais autodidacte, je rêvais d'une machine capable de superposer des schèmes musicaux et de les faire



entendre. Quand les séquenceurs sont arrivés, je pouvais déjà aller dans cette voie.” En 1976, au Théâtre des Champs-Élysées, il donnait ainsi avec Peter Goss son premier spectacle... avec des machines. “Les machines d’abord et les ordinateurs ensuite m’ont servi de support pour explorer la démarche musicale dans laquelle je voulais avancer. Je n’avais pas la capacité d’un Bach ou d’un Mozart pour “entendre” de mémoire mes compositions. Il était aussi

difficile d’expliquer ce que je concevais et comment. Avec les machines, j’ai pu faire entendre les musiques que j’imaginai.” A la suite de Frank Zappa, qui disait que “ce qui l’intéresse dans les machines, c’était de leur faire faire ce que les musiciens ne pouvaient pas faire”, Armand Amar s’est aussi amusé à inventer des musiques que les musiciens ne pouvaient pas jouer ! Mais son univers ne s’est pas dépeuplé des “vrais” instruments.

le studio Babel

Dans son exploration sonore, le compositeur a collectionné plus de 1 000 instruments de toutes origines, essentiellement des percussions. Cet immense ensemble de sonorités vivantes et présentes occupe le Studio Babel, un studio d’enregistrement flambant neuf, à la fois lieu d’accueil de musiciens et de réalisateurs et laboratoire d’expérimentation en temps réel pour Apple qui prête ses matériels et ses logiciels en contrepartie d’un feedback permanent sur ses produits. Dans ce lieu indépendant, Armand Amar compose des musiques de film et produit sous le nom de Longue Distance Productions des artistes comme Lévon Minassian avec le label Musiques du monde. “En 2000, j’ai rencontré Costa-

Gavras qui m’a demandé de faire la musique de son film Amen. J’ai accepté. J’avais le sentiment que ce nouveau rapport de ma musique à l’image constituait une synthèse de mon travail.” Depuis, le compositeur s’est affiché par trois fois aux nominations des Césars pour la meilleure musique de film et a vu son nom apparaître à l’affiche de nombreux films. Avec des compositions toujours fidèles à sa démarche : “Dans les musiques de film, j’utilise beaucoup de principes de la musique et des instruments extra européens. Je mélange aussi des instruments qui n’ont rien à faire ensemble, comme la flûte arménienne et le violon, par exemple. J’aime aussi entendre le son du doudouk.” On est loin du musée !

